

# “Lecciones para Zafirah”, un autre regard sombre de la migration.

Publié le 01-08-2012



**MÉXICO, D.F., enero 8 (EL UNIVERSAL).**

Le cinéma a renvoyé une image victimisée du migrant obligé d’abandonner son pays pour un meilleur futur. Mais il faut dépasser cette vision.

Dans *Leçons pour Zafirah*, Caroline Rivas, avec le concours de son coréalisateur et époux Daoud Sarhandi, propose un regard nouveau sur ce monde qu’elle définit comme « un être complexe dans toutes ses dimensions ». Elle montre que la migration obéit à des causes psychologiques et sociales.

« Nous avons voulu enlever toute évidence. Il y a des montages très explicites et ce documentaire est très suggestif, il laisse tout dans les émotions du spectateur. Nous ne sommes pas en train de catégoriser, ni de juger, il s’agit simplement d’un montage d’observation, de contemplation et d’émotions où le spectateur touche ses fibres les plus profondes et se répond à lui même » dit Caroline dans *l’UNIVERSAL*.

Le sujet a conduit les deux cinéastes à affronter différents défis, le premier étant familial, car ils ont souhaité intégrer leur fille Zafirah qui avait douze ans alors, dans la trame dramatique. « Nous avons dû éviter deux dangers: être dans *La Bête*, ce train qui est un monstre et qui, quand tu tournes et cadres risque de t’emporter, et par ailleurs un double risque car il y a des images qui sont faites à proximité de notre fille et il fallait faire attention aux valeurs cinématographiques, et nous en tant que parents, on ne pouvait prendre ce risque. »

## **Délinquants déguisés**

Caroline raconte qu’ils se sont retrouvés plongés dans un milieu dont ils ignoraient avec qui ils traitaient, car beaucoup sont dans le crime organisé. Au sein d’un groupe d’immigrants nombreux sont ceux qui avancent masqués, ils t’accordent un entretien mais tu te rends compte rapidement qu’il s’agit d’un Zeta qui fait de l’espionnage et se présente sous les apparences d’une victime.

«Je ne veux pas les condamner car ces types sont aussi le produit d'un système corrompu et d'impunité; j'ai moi aussi fini par comprendre les Zetas quand j'ai commencé à partager leur vie, » dit la réalisatrice qui a promis aux migrants une aide réelle.

« Quand je me suis présenté à eux, la première chose qu'ils m'ont dite c'est "si tu es encore une de ces journalistes ou personne qui font du cinéma en se faisant du fric sur notre dos, on ne va pas te laisser faire car nous ne sommes pas un spectacle. Si tu nous promets qu'avec ton documentaire tu vas faire pression sur les députés ou que tu vas voir Calderon et que tu le lui présentes, on t'aidera, si tu n'y arrives pas on ne participera pas. » se souvient la réalisatrice qui avec l'aide d'un parti politique est presque arrivé à porter le documentaire jusqu'à l'Assemblée avec un projet de loi d'aide aux migrants.

Cependant, à deux jours de la rencontre, elle a appris qu'un autre parti avait déposé un projet semblable, se prévalant du Père Alexandre Solalinde qui outre sa collaboration avec Rivas et Sarhandi, s'est fait l'avocat des migrants.

» si ce documentaire a contribué en partie à cette loi, je m'en félicite, mais le plus grand mérite revient au Père Alexandre Solalinde qui a été le porte-drapeau de tout ce mouvement et qui s'est transformé en mouvement pour la paix » commente Carolina qui dû faire face à de nombreux dangers qui les ont amené à penser à renoncer. «On nous a dit de partir parce que deux jours auparavant un journaliste avait été tué, raconte-t-elle.



Zafirah dans les bras de son père, Daoud Sarhandi, pendant le tournage du documentaire où la jeune fille était aussi actrice (Photo: Courtoisie)

Source <http://www.eluniversal.com.mx>